

**une
Bedaine
en**

mouvement



Les publications du B.C.J. inc.

Aie j'suis menstruée !
Animer des groupes de parents d'adolescents
Ca ne peut plus durer !
Dans les coulisses... de l'intimité sexuelle !
Démarrer une petite entreprise, ça veut dire quoi ?
Exit pour la vie
La sexualité des 15/20 ans: la comprendre, la vivre
Les drogues: des choix à faire
Les drogues: des choix à faire (guide d'animation)
Partir en appartement
Sexualité et prévention: d'abord l'affaire des jeunes
Si boulot m'était conté
Qui a dit que les jeunes étaient... !?

Le petit catalogue des publications du B.C.J. est disponible à la

Fondation Jeunesse 2000
420 est rue St-Paul, 3e étage
Montréal, Québec
H2Y 1H4
(514) 844-1737

Toute reproduction ou adaptation d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit, est réservée pour tout pays. L'achat de cette brochure contribue à la production de nouvelles publications du Bureau de consultation jeunesse inc.

MOT DE L'ÉDITEUR

Au moment où plusieurs intervenant-e-s jeunesse, de différents milieux, lancent des cris d'alarme devant la croissance des grossesses chez les adolescentes, au Bureau de consultation jeunesse, nous avons choisi de réfléchir sur la question à partir du point de vue d'adolescentes qui ont fait ce choix.

Un peu étrange, à l'heure où tous les discours s'adressant aux jeunes sur la sexualité oscillent du plus stricte moralisme, en passant par les croisades-santé (MTS, Sida, etc.), jusqu'à sa banalisation la plus totale en la réduisant à une simple mécanique.

Pourtant, lorsqu'il s'agit de maternité, il est question du pouvoir des jeunes femmes sur leur vie de femmes. Pour un réel libre-choix, pour être en mesure de choisir, y compris l'avortement, il est primordial pour elles de se savoir inscrites dans une histoire véritablement porteuse d'un avenir. Le choix de ces adolescentes interpelle notre conformisme programmé, il nous oblige à dévier de la normalité pour penser le monde autrement. Car, au-delà du rêve, leur maternité s'inscrit dans un projet de vie.

Notre choix, en tant qu'organisme communautaire, de rejoindre les jeunes dans leur milieu, nous place dans une position privilégiée pour témoigner de leur crédibilité. C'est là le sens de cette publication. Aussi, pas de statistique, ni de profil socio-économique; les études abondent sur ce terrain. Place à la parole de ces adolescentes et à la réflexion que leurs propos nous ont inspiré-e-s.

L'ÉQUIPE DU B.C.J.

Recherche	Juliette Hutter
Rédaction	France Doyon Juliette Hutter
Conception de la mise en page	Nathalie Boucher Bernard Lebel
Mise en page	Nathalie Boucher
Conception de la page couverture	Lyne Lepage
Comité d'accompagnement	Lucie Bélanger Marie-Dominique Emond Lucie Gagnon
Comité de revision	Lucie Bélanger France Doyon Bernard Lebel
Correction	Aline Bizien
Coordination "Le comité des publications du B.C.J."	Lucie Bélanger Nathalie Boucher Lorraine Boyer Bernard Lebel

Nous tenons à remercier toutes les personnes qui ont travaillé, de près ou de loin, à la réalisation de cette brochure, et spécialement toutes les jeunes mères et leurs bébés dont nous avons tenu à respecté l'anonymat.

Dépôt légal - 3e trimestre 1991
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISBN 2-920191-21-7

La publication de ce livre a été rendue possible grâce à la contribution financière d'Emploi et Immigration Canada (par le biais d'une subvention Article 25)

© **Bureau de consultation jeunesse inc.**

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	7
Un peu d'histoire	7
Projet Jeunes Mères	7
Une bedaine en mouvement	8
THÈME	
Pas de grossesse sans sexe	9
Absence d'investissement amoureux	9
Projet de vie - projet d'avenir	11
Enceintes	11
Quelle idée!	12
La maternité, un choix	13
Mon bébé, mon amour	15
Support	18
Soyons honnêtes	18
Famille	19
Amies, amis	19
Chum	20
Ressources	20
Au quotidien	22
Noyées dans une marre de préjugés	22
Statut économique plus que précaire	23
Pas plus découragées pour autant	24
Avenir	25
Les deux pieds sur terre	25
CONCLUSION	27
Une question de principe	27
Une question d'interprétation	27
Cependant elles ne sont pas au bout de leurs peines	28
Citoyennes à part entière	29
Quelques ressources...	30-31

Qui sont-elles ?

Que veulent-elles ?

Quels sont leurs rêves ?

Ont-elles un réseau d'entraide organisé ?

Où sont-elles :

***dans leur famille ? chez leur chum ? seules
dans leur logement soumises aux visites des
TS, des psy, des infirmières... ?***

***Face à face avec leur déprime tout en ayant
la tête pleine de projets d'avenir ?***

***Nous, comment les percevons-nous ces jeunes
filles qui prennent la vie à bras-le-corps en
donnant naissance à un enfant ?***

INTRODUCTION

Un peu d'histoire

Au printemps 1989, lors d'une rencontre d'échanges sur les pratiques au B.C.J., les intervenants et intervenantes constataient que, d'une façon générale, dans les différents points de service, on rejoignait et travaillait surtout avec les gars. Dès lors, la question des filles se posait, et le souci de les rejoindre et de développer des pratiques répondant à leurs attentes devint très présent.

Au cours de la même année, soit à l'automne 1989, dans le cadre de l'implantation du B.C.J. Sud-ouest à Lachine, on a mené une enquête dans le but de connaître les besoins des jeunes (16-22 ans) du secteur.

Les résultats de cette enquête révélèrent qu'un bon nombre de filles, souvent de très jeunes filles, avaient déjà un sinon plusieurs enfants. Nul doute que la grossesse chez les adolescentes s'imposait comme une réalité de plus en plus présente. Précisons plutôt que l'enquête est venue confirmer ce que les intervenant-e-s du Sud-ouest soupçonnaient déjà à partir de leurs observations du quartier et des consultations faites au point de service. Dans les deux cas, la présence de jeunes ayant des bébés était notable.

L'élément frappant concernant ces jeunes filles et qui ressortait de cette enquête était leur isolement. Un isolement facilement décelable par le fait que leur univers paraissait se limiter exclusivement à leur bébé. En effet, toutes les réponses données par les filles ayant un bébé ne se rapportaient qu'au bébé, et à aucun autre volet de leur vie.

Cette réalité s'inscrivait tout à fait dans les préoccupations du B.C.J., qui cherchait à se rapprocher des filles, et incita l'équipe du Sud-ouest à s'intéresser de façon prioritaire à ces jeunes mères et, plus spécifiquement, à celles de 12 à 16 ans, les plus invisibles.

C'est ainsi que, dès septembre 1990, le B.C.J. Sud-ouest entreprenait une recherche visant à faire l'inventaire des ressources s'adressant aux jeunes mères. Cette recherche a permis de confirmer qu'en effet de plus en plus de jeunes filles choisissent de vivre une grossesse et qu'elles font ce choix de plus en plus jeunes. Il n'est pas rare qu'elles aient 14, 13 ou même 12 ans. Par ailleurs, peu de ressources existent pour soutenir les démarches, les projets de ces adolescentes. Enfin, les très jeunes filles ne sont pas présentes dans les groupes de jeunes mères déjà en place. Ce dernier constat, notamment, conduit le B.C.J. Sud-ouest à vouloir rejoindre ces très jeunes filles en mettant sur pied un groupe d'entraide, à leur intention et à leur image.

Projet Jeunes Mères

Ainsi est né le projet Jeunes Mères du B.C.J. Sud-ouest. Ce projet vise essentiellement à briser l'isolement des jeunes mères, à leur offrir un espace où elles peuvent se ménager des temps de repos et reprendre leur souffle afin d'intégrer la maternité à leur vie d'adolescentes.

Le projet Jeunes Mères se veut également un lieu où les adolescentes du groupe se rencontrent, non seulement à titre de jeunes mères, mais à titre de jeunes femmes. Ensemble, elles sont invitées à réfléchir et à faire surgir des projets qui leur sont propres. Avec l'appui des intervenant-e-s, elles peuvent réaliser des actions qui s'harmonisent à leur choix de vie et qui leur donnent plus de pouvoir et plus d'autonomie. On leur offre un lieu où elles peuvent prendre la parole. Un lieu où on reconnaît leurs valeurs et où on les soutient dans leurs démarches.

Pour qu'un projet soit un succès, pour que les adolescentes puissent s'exprimer et se sentir en confiance, nous avons été à même de constater, à partir des projets dont nous avons pris connaissance, combien l'attitude des intervenant-e-s est déterminante.

Au B.C.J. Sud-ouest, nous avons donc décidé d'accueillir positivement le choix de ces jeunes qui ont voulu poursuivre leur grossesse et garder leur enfant, plutôt que de nier leur débrouillardise et leurs capacités d'assumer leurs nouvelles responsabilités.

Une bedaine en mouvement

Nous avons accepté de mettre de côté nos préjugés et d'engager un véritable dialogue avec ces jeunes. Attachantes, elles nous sont apparues, dans bien des cas, tout à fait déconcertantes dans leurs propos et par leurs réactions. C'est en grande partie ce qui nous a donné l'idée de produire ce document. En toute complicité avec elles, nous avons réalisé une série d'entrevues en profondeur afin qu'elles puissent nous livrer leurs idées sur différents aspects de leur vie.

Elles, ce sont: Nicole, âgée de seize ans et demi, mère d'un bébé de 3 mois; Marie, également âgée de seize ans et demi, mère d'une petite fille de 8 mois; Françoise, âgée de 15 ans, mère d'un petit garçon de 6 mois; Nathalie qui, à 21 ans, est déjà mère de 3 enfants, dont le premier est né lorsqu'elle avait 16 ans; Julie, âgée de 24 ans, qui a eu le premier de ses 3 enfants à 19 ans; Catherine, âgée de 16 ans, mère d'un garçon de 3 mois. Elles, ce sont aussi les amies de ces six jeunes; d'autres jeunes femmes qui vivent à peu près les mêmes situations et partagent les mêmes opinions, mais qui, jusqu'à présent, refusent de se laisser approcher de trop près. Ce sont toutes ces jeunes qui ont inspiré les réflexions qui vont suivre.

Avec ce document, nous souhaitons apporter notre contribution à la réflexion sur le phénomène de la grossesse à l'adolescence, en proposant une vision différente de cette réalité contemporaine.

PAS DE GROSSESSE SANS SEXE

***J'ai fait l'amour la première fois à 12 ans ;
J'avais 13 ans la première fois.***

Marie; Nicole

On peut difficilement considérer la grossesse à l'adolescence sans, au préalable, accepter de considérer la sexualité de ces jeunes filles. Déjà le malaise s'installe car, pour bon nombre d'adultes, imaginer des jeunes de 12-13 ans faisant l'amour n'est pas nécessairement évident.

Le malaise, nous devons composer avec, parce que nos propos ne visent pas à le dissiper. Est-ce la grossesse à l'adolescence qui choque tant ou la sexualité affirmée des adolescentes qui scandalise ? Nous n'entendons pas non plus répondre à cette question.

Absence d'investissement amoureux

Il est difficile de cerner les raisons précises qui ont conduit les jeunes filles que nous avons rencontrées à avoir leur première relation sexuelle. Pour la plupart, c'est arrivé un peu par hasard ! Et bien qu'elles ne regrettent pas cette première expérience, elles admettent y avoir été mal préparées. Mal préparées, en ce sens qu'elles étaient informées techniquement, que la sexualité est partout présente et présentée comme normale, sauf que comment savoir si c'est normal pour soi et quand c'est normal pour soi ? Elles se sont autorisées leur première relation sexuelle avant d'avoir pu répondre à cette question.

Ce qui étonne, dans leurs propos, c'est le peu de place que prend la sexualité dans leur vie. Une sexualité tellement banalisée peut-être, tellement étranglée par la technicité des cours d'éducation sexuelle. Une sexualité qui semble leur apporter bien peu au niveau du plaisir. On a l'impression d'une sexualité initiée sans désir, et plutôt en réponse à une demande.

***J'ai commencé
à 15 ans. J'ai trouvé ça jeune. Je
voulais pas coucher avant 18 ans, ça a été
une tentation. Il faut tout le temps que tu
essayes, la drogue c'est pareil.
Tout le monde disait
«C'est super!»***

Catherine

***Moi, j'avais 17 ans;
j'étais pas assez informée. J'étais
renseignée sur la sexualité mais
pas sur faire l'amour. Ce serait le
fun si on nous expliquait c'est quoi
une relation sexuelle aussi au
niveau des émotions; si on
veut ou si on veut pas.***

Julie

***J'ai choisi de le faire. C'est arrivé
comme ça; on s'en attendait pas. On était
comme tous les soirs à la maison pis c'est
arrivé. On est allé prendre la pilule du
lendemain au CLSC. Pis après, j'ai
commencé à prendre la pilule***

Nicole

Ce qui surprend encore, c'est à quel point elles ne confondent pas amour et sexualité, même au moment de leur première relation sexuelle. Elles n'utilisent pas l'amour pour expliquer ou justifier cette première relation. Comme quoi, encore ici, elles ont fort bien assimilé leurs cours d'éducation sexuelle.

Toutefois, il nous semble que, encore aujourd'hui, le contrôle de la sexualité continue d'appartenir aux hommes. Et, si les jeunes filles ne confondent plus amour et sexualité, l'association qu'elles font entre sexualité et respect demeure paradoxale. Elles sont encore porteuses de cette idée que les gars les respectent ou ne les respectent pas, selon qu'ils leur font des avances sexuelles ou non. Par ailleurs, le fait qu'un gars veuille faire l'amour avec elles est garant de leur "normalité" à elles, c'est signe qu'elles n'ont rien de "pas correct". Traditionnelles dans leur façon de penser, modernes dans leur façon d'agir, elles sont comme tiraillées entre deux époques.

Presque toutes ces jeunes filles ont utilisé un moyen de contraception dès leurs premières relations sexuelles. Ce ne sont donc pas des jeunes à qui l'on pourrait reprocher un comportement sexuel irresponsable, dont la grossesse a été la conséquence. Aucune de celles que nous avons rencontrées n'est "tombée" enceinte à la suite de sa toute première relation sexuelle.

Ce qui étonne par dessus tout, c'est leur rapport à la grossesse; c'est la place que vient prendre la maternité dans leur vie.

C'était imprévu; on se l'était jamais demandé. Il me respectait. Les filles avant elles se respectaient plus, elles savaient dire non. Tandis qu'aujourd'hui, pour se faire accepter, pour se faire aimer, elles vont dire oui. Elles pensent qu'elles vont se faire aimer, elles pensent qu'elles vont se faire accepter. Elles font rire d'eux autres.

Marie

**J'ai utilisé la méthode des températures;
Je suis tombée enceinte avec un condom;
Je suis tombée enceinte avec la pilule.**

Julie; Marie; Nathalie

**Mon chum me respectait.
On sortait ensemble mais je me demandais pourquoi il me touchait pas.
Je me demandais si il y avait quelque chose qu'il n'aimait pas chez moi.**

Catherine

Peut-être que si j'avais eu quelqu'un avec moi qui m'aide vraiment, peut-être que j'en aurais eu un autre, peut-être... J'aimerais revivre ma grossesse, quand le bébé bouge en dedans de toi.

Nathalie

C'est une deuxième partie de moi. Je trouve ça dur mais j'aime ça. Pour moi, y'a rien de plus beau.

Catherine

PROJET DE VIE - PROJET D'AVENIR

Je me disais qu'il [le bébé] allait mettre plus de lumière dans ma vie. Depuis que je l'ai, je suis plus droite. Avant j'ai beaucoup déconné. Depuis qu'il est là, je me sens mieux. Je sais qu'il faut que je fasse quelque chose pour un autre. Je me sens utile à long terme. Je veux avoir un autre enfant d'ici deux ans. Le monde vont dire que je suis folle. Je l'ai décidé, je veux pas que le monde me fasse des préjugés.

Nicole

C'est pas très valorisant d'être mère aujourd'hui. On pousse plutôt les femmes à aller travailler. Moi, on me dit que je vis sur l'argent de mon mari. On me reproche de ne pas gagner d'argent.

Julie

À partir du moment où je l'ai senti bouger, y'a plus rien qui me manquait. J'avais hâte de la prendre. Quand elle est née, j'ai voulu savoir si elle avait tous ses membres.

Nicole

Enceintes

Comment se vit la grossesse lorsqu'on est adolescente? Les jeunes femmes que nous avons rencontrées ou avec lesquelles nous travaillons dans le cadre du projet Jeunes Mères ont vécu leur grossesse de façon "adulte"! Qu'est-ce-à-dire? Eh bien, que ces adolescentes ont toutes choisi, et ce, malgré les pressions du milieu, de poursuivre leur grossesse et de garder leur enfant. Conscientes de leur choix, elles l'assument. Étonnant, n'est-ce-pas?

Dans leur rapport à la grossesse, ces jeunes ne nous ont pas paru très différentes d'autres femmes plus âgées vivant une première maternité. Sérieuses et responsables, dans le sens d'attentes à leur corps et au développement de l'enfant. Conscientes, émues par les transformations qui se vivaient en elles, notamment lorsque le bébé commence à bouger et que "l'idée" d'être enceinte se matérialise de façon aiguë. Femmes, en symbiose avec cet enfant à naître.

J'ai aimé ça [l'accouchement]; j'ai pas eu trop de misère. J'étais tannée d'attendre et de pousser. C'est de l'énerverment tout du long. Pis après on sait pas ce qu'ils font avec le bébé, c'est énervant.

Nathalie

Je me mettais pas dans la tête qu'un bébé s'en venait. Quand il a commencé à bouger, j'ai réalisé qu'il y avait quelque chose. J'étais contente.

Nicole

Quelle idée !

Bien sûr, on s'interroge sur les désirs qui peuvent motiver une adolescente à faire un tel choix. Un choix qui engage toute une vie, comme on dit. À notre avis, c'est bien là ce qu'elles visaient avant tout. Elles recherchaient un engagement, un investissement total. Un investissement qui peut paraître démesuré, mais qui est peut-être à la mesure de leur jeunesse, et qui est peut-être aussi leur réponse devant une société qui ne propose aucune perspective d'avenir à sa jeunesse.

Certaines voulaient un point d'ancrage; donner un sens à leur vie. Pour elles, comme pour tant d'adultes, l'enfant représente la stabilité. Projet d'avenir par excellence, si on prend le mot avenir dans son sens le plus complet - donner la vie. D'autres voyaient la maternité comme un rite de passage à la vie adulte. Nous devons bien reconnaître que, jusqu'à tout récemment, c'est le mariage qui permettait à la jeune fille d'accéder au statut de femme et d'obtenir une quelconque reconnaissance sociale. Certaines de ces jeunes ont donc choisi la maternité espérant que celle-ci leur apporterait statut, honneur et respect!

Toutes ont exprimé leur déception après avoir constaté que socialement la maternité à l'adolescence est considérée comme une catastrophe. Toutes, elles estiment être victimes de préjugés.

D'avoir mon enfant, ça m'a permis de régler des problèmes même si un enfant c'est pas un régleur de problèmes. Je me sentais adulte, honorée, grandie du fait d'être enceinte .

Marie

Moi, je pensais que j'aurais plus de problèmes, que j'aurais la paix, que personne pourrait plus m'écoeurer puisque j'étais une femme maintenant. Non, c'est le contraire, t'as des problèmes et c'est pas drôle du tout.

Nathalie

On dirait que je suis plus madame. Avec la venue du bébé, je suis devenue plus sage. J'aime ça habiter au calme, avant il fallait que ça bouge. Je veux plus boire quand le bébé est là.

Françoise

Je savais que c'était pour tout changer dans ma vie : plus de sorties. Ça m'a obligée à plus communiquer avec mon chum, à ne pas l'envoyer à la moindre chicane. Ne plus faire la folle; prendre les choses au sérieux.

Nicole

LA MATERNITÉ, UN CHOIX

*Je le savais depuis
le premier jour et ma première réaction a été
de laisser mon chum. Au début de ma relation,
j'ai dit à mon chum que je voulais un enfant; pis
quand je suis tombée enceinte, je voulais
le garder juste pour moi
toute seule.*

Marie

*Je l'ai appris au CLSC.
J'ai pleuré parce que je croyais que je
l'étais pas. Ça se pouvait pas. J'étais
contente.*

Catherine

Ces jeunes n'ont pas choisi de "tomber" enceintes. Non, et une fois leur grossesse confirmée, elles ont toutes, sauf une, considéré l'avortement. Toutefois, il nous semble que leur décision de garder l'enfant était déjà prise au moment de la consultation. C'est, à notre avis, un des éléments qui expliquerait leur attitude inébranlable devant l'insistance de leur entourage; car, de façon générale, les familles - les mères en particulier - les chums, les ami-e-s, de même que la plupart des intervenants et intervenantes favorisaient tous et toutes l'avortement.

Pour ces jeunes, le fait d'être enceintes était un événement heureux. Pour certaines, refuser l'avortement signifiait rien de plus que d'assumer leurs responsabilités, compte tenu des moyens de contraception disponibles aujourd'hui. Refuser l'avortement, c'était refuser qu'on intervienne dans leur vie, encore une fois. Choisir la vie, c'était pouvoir décider de l'avenir. C'était prendre le pouvoir. *Était-ce une illusion?*

Au fond, si nous cherchons tant à identifier et à analyser les différents éléments susceptibles d'avoir influencé leur choix, c'est surtout pour mieux les réfuter. Il s'agissait peut-être de peurs, d'un manque d'information sur l'avortement, de préjugés ou même de convictions morales profondes. Sans oublier, bien sûr, l'inévitable et indélébile tare du milieu. Nous voudrions tellement pouvoir saisir et valider nos réticences intimes face à un tel projet. Un projet reçu par la société comme une démonstration de plus de l'insouciance

*Au début, il [son chum] m'a
dit de me faire avorter. Puis il a
changé d'avis parce que je lui ai
donné le goût en lui faisant voir les
bébés de ma famille.*

Nicole

*Quand ça a été sûr,
j'ai eu le gros sourire : ma soeur me
comprendait pas. J'étais contente. Mais je
me suis demandé si je le gardais ou pas.
Ben, je regardais les mauvais côtés,
le B.S. et tout ça.*

Françoise

*Chaque fois que tu tombes
enceinte, y'est voulu, tu le veux.
Avec la vie d'aujourd'hui, tu peux
te faire avorter ou donner
ton bébé.*

Nathalie

d'une folle jeunesse. Nous voudrions n'importe quoi, sauf reconnaître la validité de ce choix, sauf accepter de donner un sens positif à ce choix.

Pourquoi avons-nous autant de difficulté à composer avec la grossesse à l'adolescence? Pourquoi, à l'instar de la plupart des mères de ces filles, avons-nous cette réaction spontanée et cette impression viscérale qu'il s'agit d'une catastrophe, qu'elles "gâchent" leur vie?

**Si t'es capable de faire l'amour,
t'es capable d'assumer les conséquences. Et il y
a beaucoup de moyens de
contraception.**

Marie

**Peu importe l'âge,
je l'aurais gardé parce que j'ai toujours été
contre l'avortement. Mais j'ai failli me faire
avorter parce que j'ai failli me retrouver
toute seule : le père en
voulait pas.**

Nicole

**Mon chum me disait
d'avorter parce que j'étais trop jeune. Les
intervenantes à Rosalie-Jetté m'ont poussée ben
gros à avorter; jusqu'à la
dernière limite.**

Catherine

**J'ai joué avec le feu, j'ai pris mes
responsabilités. C'est tout.**

Catherine

**Elle [sa mère] a pas été contente
d'apprendre que j'étais enceinte; elle
savait que je perdais ma jeunesse.
Tout le monde voulait que je me fasse
avorter. Mon chum aussi.**

Nathalie

**L'avortement
c'est pas dans mes valeurs.**

Julie

**J'ai eu du mal à dire
à ma mère que j'étais enceinte parce
qu'elle a eu son premier enfant à 18
ans et qu'elle voulait pas que je fasse
la même vie.**

Julie

**Ma mère voulait
que je me fasse avorter. J'étais
trop jeune, j'avais pas encore vécu.
Elle m'a eue à 19 ans, elle a trouvé
ça jeune pour elle.**

Nicole

MON BÉBÉ, MON AMOUR

Ma fille, pour moi, c'est un trésor. C'est tout. Mon avenir, mon moi, mon amour, ma deuxième personnalité, mon bébé, ma vie, mon image. Marie

Marie

Un aspect de la vie de ces jeunes nous a particulièrement frappé. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, ces jeunes filles ne sont pas aveuglées par des idées romanesques. L'amour a été si peu présent au cours de nos entrevues, tant au niveau de leur vocabulaire, qu'au niveau de leurs attitudes ou de leurs rêves. En aucun cas, l'enfant ne nous est apparu comme le "fruit de leur amour"! La maternité ne représentait pas pour elles le symbole d'une union.

Sans doute aspirent-elles à une vie amoureuse, car bien sûr elles parlent des gars, avec beaucoup d'intérêt même. Mais elles n'en parlent pas dans le sens de compagnons, c'est-à-dire de quelqu'un sur qui compter et avec qui construire quelque chose, même si la plupart ont un chum. Émotivement, affectivement, physiquement même, le bébé occupe toute la place, semble combler tous les besoins. *Est-ce là une attitude si différente de celle de bien d'autres femmes plus âgées?*

Ces jeunes filles ont tellement bien assimilé que selon toute probabilité, elles se retrouveront seules un jour, que certaines songent déjà à des mécanismes légaux leur assurant la garde de l'enfant en cas de rupture. Autant l'idée de se séparer de leur enfant leur paraît impensable, autant aucune ne semble réellement affligée à l'idée de se retrouver sans homme. Le sens de la famille dite "traditionnelle" paraît un concept inconnu.

Le bébé c'est ma deuxième personne. Il faut qu'il reste à moi. Je suis possessive.

Catherine

J'avais cassé avec mon chum deux semaines avant de savoir que j'étais enceinte. Quand il l'a su, il était content et surpris. Mais moi, ça me dérangeais pas qu'il soit pas là. Je me voyais tellement ben, moi pis mon bébé.

Françoise

Je pourrais pas le perdre, je mourrais avec. C'est ma raison de vivre, ma fierté. Il représente tout, ma vie au complet. J'ai encore une grosse bedaine par rapport au bébé et je suis pas pressée de la perdre. Ça dérange pas mon copain. J'ai à plaire à personne.

Nicole

On a pris une entente que si il faut qu'on se laisse, c'est moi qui le garde, je suis même prête à aller chez le notaire pour signer des papiers pour ça. Il l'aura les fins de semaine. Ensuite c'est l'enfant qui décide.

Nicole

Quand j'étais enceinte, je me voyais vivre ma vie avec mon bébé, j'avais plus besoin de gars. J'aime mieux passer du temps avec ma fille qu'avec mon chum. J'ai pas vraiment envie d'être avec un gars. J'en donne trop à ma fille pour en donner aux hommes.

Marie

J'ai voulu tomber enceinte parce que je pensais que j'étais pour me débarrasser des problèmes que j'avais avec mon père. J'étais contente d'être enceinte. J'étais écoeurée d'être placée d'un bord pis de l'autre, pis j'ai quitté l'école.

Nathalie

J'ai un chum, mais c'est pas le père de ma fille. Si je savais que c'était sérieux entre lui et moi, j'accepterais que mon chum joue le rôle de père. Mais là, je suis le père et la mère en même temps.

Marie

**Plus ça va, plus
allait bien au
Ma**

À cinq mois de grossesse, j'ai réalisé que j'allais avoir un bébé : Avant ça me faisait plaisir mais je réalisais pas que j'étais enceinte parce Ça m'a fait plaisir de la savoir vivant. J'étais de plus en plus contente et plus tu l'aimes.

Si je me fais avorter, deux semaines après mon chum peut partir. Mais si je le garde, deux semaines après il peut partir aussi. Mais si je me fais avorter pis que mon chum y part, ben moi j'ai plus rien. C'est pas un souvenir de lui que je veux garder, c'est quelque chose à moi que j'aurais détruit en dedans de moi.

Catherine

Je l'ai dit à tout le monde que j'étais enceinte. D'autres m'ont fait des remarques désobligeantes sur mon jeune âge.

Marie

Quand on me disait que j'étais trop jeune pour avoir un enfant, j'aimais pas ben mais je me disais ça te regarde pas. C'est ma vie c'est moi qui l'ai choisi et c'est moi qui est pris avec.

N

Je suis allée au CLSC pour faire faire mon test de grossesse. Pis quand j'ai su que c'était positif, je suis plus jamais retournée. Je savais qu'en allant dans des affaires de même j'aurais affaire avec des fatigans.

Nicole

Mon mari travaille des fois plusieurs jobs à la fois. Mais c'est pas bien payé. J'habite dans une coop. Les loyers sont chers, mais c'est moins cher qu'ailleurs. On vit très très serrés. On peut pas sortir. Même aller au cinéma, c'est plus possible.

Julie

C'est pas le fun être sur le B.S.; tu attends tout le temps ton chèque. On devient indépendante, plus c'est difficile avec l'argent. Quand j'étais à Rosalie-Jetté, ça c l'argent. Quand j'étais chez ma mère, ça allait moins bien mais ça pouvait encore aller. maintenant que je suis indépendante, c'est dur. Pis mon chum, il travaille pas. Il aime pas ben ça travailler.

Françoise

Le ventre bouge. que le bébé bouge pas. Plus le temps

Marie

Les adultes ne nous font pas confiance.

Françoise

J'aimerais faire comprendre qu'on est capables d'avoir des enfants même si on est jeunes. On fait souvent des remarques sur l'âge, c'est décevant. Je veux qu'ils voient qu'on est capables. Si j'étais en appartement, je les ferais venir chez moi pour qu'ils voient comment on fait. Mais là, ils vont dire que c'est grâce à ma mère que mon bébé est bien.

Nicole

J'avais pas d'idée de comment serait ma vie avec un bébé. Je savais que j'étais pour être à la maison et que c'était pas toujours rose. Au début, je trouvais ma vie le fun avec le bébé mais après j'ai trouvé ça moins le fun. J'ai trouvé ça difficile, j'étais fatiguée. Difficile de m'organiser au début, c'était toute une histoire pour sortir. Après j'ai pogné le roulement.

Julie

Chalie

SUPPORT

Personne ne nous comprend, ni ne cherche à nous comprendre. Les adultes nous demandent de faire des choses qu'ils ne font même pas eux-mêmes. Si ils nous écoutaient, ils changeraient d'avis.

Marie

Soyons honnêtes

Du soutien, du vrai, dans le sens d'un encouragement sincère à poursuivre dans ce qu'elles ont choisi, ces filles en ont très peu reçu. Dès le départ, dès le début de cette grande aventure, par leur décision de garder l'enfant, elles se dressaient contre un consensus social. L'exercice premier de toute personne responsable aura été de tenter de les dissuader, de les raisonner.

C'était une illusion bien sûr que d'imaginer la venue d'un bébé comme gage de liberté. Elles avouent avoir pris conscience très vite que l'enfant ne leur conférait pas un statut d'adulte. Au contraire. D'une part, la grossesse imposait de nouvelles situations de contrôle, ainsi que la nécessité de se dicter elles-mêmes des limites (visites médicales, consommation, sorties, etc.). D'autre part, pour ces jeunes perçues comme irresponsables, cette maternité allait plutôt renforcer les situations de contrôle auxquelles elles souhaitaient échapper (famille, centre d'accueil, infirmières, TS, psy, etc.)

Cette réalité, loin d'être facile à accepter et à vivre, elles font de leur mieux pour l'assumer. Toutefois, il ne faut pas se surprendre que le soutien qu'on leur propose soit souvent interprété par ces jeunes comme un contrôle de plus, une ingérence dans leur vie. *Et dans les faits, ont-elles vraiment tort?*

Ce qu'elles contestent avant tout, ce sont nos attitudes, notre approche. Une approche qu'elles jugent teintée de suspicion à leur égard et de blâme qui tient avant tout au fait qu'elles soient si jeunes.

On m'a conseillé de me faire avorter, mais j'ai dit que c'était trop tard même si c'était pas vrai.

Françoise

J'allais tous les mois voir le médecin. J'avais hâte de savoir si tout allait bien. Pas question de bière, d'alcool, ni drogue pendant ma grossesse. Je fumais moins. J'ai fait bien attention. Pas de sorties. J'ai trouvé ça dur mais ça passe vite.

Nicole

Au début, je me sentais pas la mère de mon enfant parce que j'habitais chez ma belle-mère. J'ai été libérée d'être dans mon logement, mais je capotais d'être toute seule. Toute seule, je braillais. La réalité n'est pas comme on la voit.

Nathalie

Familles

Les liens avec la famille et la belle-famille sont importants. Par ailleurs, on constate que, dans la plupart des cas, les familles se rallient éventuellement à la décision des filles et acceptent bien le bébé après la naissance. Les jeunes revendiquent toutefois avec force le droit d'élever leur enfant à leur façon. L'ingérence des grands-parents dans l'éducation de leurs petits-enfants est décriée par beaucoup de nouveaux parents, peu importe leur âge.⁴ Cependant lorsqu'il s'agit d'adolescentes, les grands-parents, comme tant d'autres adultes, utilisent trop souvent le facteur âge pour justifier et imposer leurs interventions. Le refus des parents, ou des beaux-parents, de reconnaître et de respecter la capacité des jeunes est la raison principale qui conduit celles-ci à quitter la sécurité relative du foyer parental. Elles sont convaincues d'être capables d'assumer leur rôle de parent.

Amies, amis

Les rapports avec les ami-e-s s'en trouvent inévitablement transformés, sinon rompus. Déjà que, comme la plupart, les ami-e-s ne les encouragent pas non plus à poursuivre leur grossesse, également à cause de leur âge. Ajoutez à cela l'absence de structures en milieu scolaire qui permettraient aux filles enceintes de fréquenter l'école régulière et qui les encourageraient à le faire. Il n'est donc pas surprenant de constater qu'une fois hors du réseau scolaire, les filles perdent en général contact avec leurs ami-e-s. La venue d'un enfant les marginalise et les isole. L'enfant impose un nouveau rythme de vie qui s'accorde difficilement avec celui traditionnel des adolescent-e-s. Par conséquent, les jeunes mères trouvent qu'elles ne partagent plus les préoccupations de leurs ami-e-s d'antan, qu'elles considèrent maintenant plutôt jeunes et immatures!

Je trouve difficile de vivre chez mes parents, je peux pas l'élever comme je veux. Je peux même pas lui donner à manger parce que mon père dit qu'elle mange mieux avec lui. Dès que je pourrai, je prendrai un logement toute seule.

Marie

Moi, je voulais faire ma famille dans mon appartement. Là tout va bien, je suis contente. Quand tu vis chez tes parents, ils veulent tout te dire quoi faire. J'étais tannée des conseils.

Françoise

J'ai perdu mes amies. J'en avais une bonne, ça a lâché tranquillement.

Julie

Quand j'étais enceinte, je me fâchais parce qu'ils [ses amies] ne m'appelaient plus. C'est moi qui les appelais. On a plus les mêmes préoccupations. Les jeunes, je les trouve stupides; ils rient pour des niaiseries, pis avant j'étais comme ça.

Françoise

Chum

Même lorsqu'il s'agit de leur chum, nous demeurons convaincues que, pour la plupart des filles, leur décision de garder l'enfant avait déjà été prise. Les gars ont tenu peu de place dans la décision des filles, bien au contraire, certaines d'entre elles ont évité toute discussion en dévoilant la nouvelle trop tard, ou en prétendant qu'il était trop tard pour considérer l'avortement. Le soutien des gars ne nous apparaît pas avoir été une composante déterminante dans la décision des filles. Par ailleurs, après la naissance, les gars ne sont pas investis de leur rôle de parent, au même titre que le sont les filles. *Est-ce là une attitude si différente de celle de bien des hommes plus âgés?* Par contre, les filles semblent trouver cette situation relativement normale. En tout cas, elles s'en accommodent. Celles qui vivent en couple paraissent d'ailleurs peu disposées à faire confiance à leur chum pour assumer leur rôle de père. Très possessives à l'égard de leur bébé, elles sont plutôt détachées à l'égard de leur chum, et se disent très prêtes à assumer toutes les responsabilités.

Ressources

À l'instar des autres adultes lorsque, à titre d'intervenants et intervenantes, nous rencontrons ces jeunes, nous demeurons tout aussi interloqué-e-s devant un tel projet. Ces jeunes font un choix de vie pour lequel elles nous apparaissent peu préparées, peu habilitées. Dans le jargon "soignant", ces filles sont classées au premier rang du palmarès des risques. Et, par conséquent, nous les traitons souvent en "malades".

Il est donc très difficile d'établir un véritable rapport de confiance avec ces jeunes. Elles se sentent victimes de préjugés de la part de la société en général, intervenant-e-s y compris. Et ce sont possiblement les préjugés que nous entretenons à leur égard qui nous empêchent d'être réellement à leur écoute et de mettre sur pied de véritables mécanismes de soutien: des programmes qui répondraient à leurs aspira-

Je l'ai pas dit toute suite à mon chum; je voulais pas me faire dire d'avorter par lui. Je lui ai dit plus tard. J'étais enceinte quand je l'ai quitté. Il était content : comme ça, il allait pouvoir dormir autant qu'il voulait.

Marie

Ça m'enrage! Moi, enceinte, je me cherchais une job. Lui, il cherchait pas. Il était bien fier d'avoir un fils mais il fait rien pour son fils.

Françoise

Mon chum change pas les couches; y'est pas capable.

Catherine

On vit chez ma mère et ça marche bien entre lui et elle. C'est chacun son tour pour les nuits. Ça marche bien mais quand c'est son tour, je me lève quand même : je suis mère poule.

Nicole

À Rosalie-Jetté, c'est le fun. Ça va à ton rythme, ton prof t'aide et te respecte.

Marie

tions et leur permettraient de les réaliser, non plus dans la marginalité, mais en conservant leur place dans la société - à l'école entre autres. Pour le moment, nous n'en sommes qu'à quelques ressources "d'aide".

L'école Rosalie-Jetté et le groupe Jeunes Mères de la clinique communautaire de Pointe Saint-Charles comptent parmi ces ressources et sont fortement appréciées par les jeunes. À Rosalie-Jetté, par exemple, les jeunes se sentent respectées au niveau de leur rythme d'apprentissage, notamment parce qu'il leur est possible de vivre en harmonie maternité et scolarité. Elles s'y sentent à l'aise parce qu'on ne les pointe pas du doigt; une partie de la formation vise précisément à les préparer à la vie avec le bébé.

Le projet Jeunes Mères du B.C.J. Sud-ouest s'inscrit également dans le cadre des ressources. Dans ce cas, il s'agit d'offrir un soutien de groupe à des jeunes filles qui ont choisi la maternité. Un projet qui leur offre un lieu de rencontre pour aider à briser leur isolement et à les sortir de la marginalité dans laquelle la société les maintient.

Ça fait trois ans que je participe au groupe Jeunes Mères [de Pointe St-Charles]. Ça me donne confiance en moi à continuer pis à foncer dans la vie. Avant j'étais négative, mais maintenant je suis plus positive. Je veux m'exprimer, foncer dans le tas.

Nathalie

Le projet Jeunes Mères [du Sud-ouest], c'est un moment relax mais il faut travailler fort pour ce moment là. Pendant un heure ou deux on ne se souci pas des enfants.

Julie

Moi, ça fait quatre ans que je viens au BCJ Villeray pour me renseigner. Ici, on va me remonter le moral, m'écouter. Je peux me confier, je suis bien avec tout le monde ici.

Catherine

Pis quand j'ai su qu'il y avait Rosalie-Jetté, ça allait mieux. Ça m'a aidée pour continuer à aller à l'école, pour savoir comment m'occuper du bébé. Plein de monde m'ont aidée et ça m'a encouragée.

Françoise

Dans un groupe jeunes mères, au moins on vit toutes la même affaire. T'as de quoi à dire.

Françoise

AU QUOTIDIEN

Les gens pensent qu'on est pas capables de s'occuper d'eux parce qu'on les élève pas de la façon que eux voudraient. Même les gens qui ont eu des enfants ont oublié comment c'était avoir des enfants.

Julie

Je m'entends assez bien avec ma TS. Mais c'est toujours un peu énervant quand elle vient à la maison.

Marie

Noyées dans une marre de préjugés

Comment des adolescentes peuvent-elles avoir la prétention de se croire capables d'élever un enfant? Elles veulent donner le meilleur à leur enfant, disent-elles. Cette phrase de la bouche d'une adulte suffirait pour nous attendrir. De la bouche d'une adolescente, toutefois, nous exigeons des détails et estimons qu'elles ont des comptes à rendre. Le meilleur, ça veut dire quoi au juste? Se croire en mesure d'assumer des responsabilités, tant sur le plan moral que financier, vis-à-vis d'un enfant alors qu'elles ne sont elles-mêmes que des enfants, quelle insolence de leur part!

Pas surprenant qu'elles se sentent en garde à vue - en résidence surveillée. Pas surprenant non plus qu'il soit si difficile d'établir un rapport de confiance avec ces jeunes. Elles se sentent forcées de vivre en tentant de répondre aux critères de *tous et chacune* (famille, infirmier-e-s, TS, psy, intervenant-e-s communautaires...) qui, bien qu'animé-e-s de bonnes intentions, s'immiscent continuellement dans leur quotidien.

Il faut reconnaître que ces jeunes subissent une pression sociale tout de même incroyable. Le désir et l'énergie qu'elles mettent pour bien répondre à leur rôle de mère sont impressionnants.

Ça se passe bien avec ma TS. Si tu dis quelque chose de trop, tu penses qu'elle va t'enlever ton enfant. J'ai pas trop confiance, je lui dirais pas tout. Je ne veux plus avoir de TS. Elle rentre dans la maison, pis elle te dit tous les problèmes que t'as. Elle m'aide un peu, mais c'est la façon de faire qui est pas bonne. Toutes les semaines, y'a quelque chose : l'infirmière, quelqu'un de Rosalie-Jetté, la TS...

Françoise

Il y a trop de préjugés sur nous autres les adolescents et c'est encore pire si t'as un enfant. Ils n'ont pas confiance, pas de respect. Ton passé te suit partout. Tu n'as pas le droit de parler. On t'écoute pas. Tout ce qui arrive à ta fille, c'est de ta faute.

Marie

Statut économique plus que précaire

Comment diable envisageaient-elles de pouvoir subvenir à leurs besoins et à ceux de leur enfant? Il est certain que, du point de vue financier, avoir un enfant à l'adolescence n'est pas la décision la plus judicieuse.

Comment imaginer ce que pouvait représenter avoir un enfant? Ces jeunes comptaient sur un réseau d'aide; leur situation n'est évidemment pas facile aujourd'hui. La famille est considérée comme la première source d'aide, et beaucoup de ces jeunes cohabitent dans un premier temps avec leur famille ou leur belle-famille. Toutefois, à cause de la situation que nous avons évoquée plus tôt, soit l'ingérence des grands-parents dans l'éducation des petits-enfants, les jeunes quittent en général le foyer parental.

À cet âge, elles sont bien entendu sans formation professionnelle et le milieu du travail ne leur est donc pas accessible, en dehors du travail au noir ou d'emplois mal rémunérés. Pour celles qui vivent en couple, les pères ou les chums, souvent à peine plus âgés qu'elles, sont également contraints à de petits emplois précaires, cumulant souvent différentes "jobbines". Cette situation ne fait que renforcer le modèle traditionnel du père pourvoyeur à qui il reste peu de temps et d'énergie pour s'impliquer avec les enfants et au niveau du partage des tâches domestiques.

L'inévitable, dans la plupart des cas, demeure bien sûr le B.S. (l'aide sociale). Peu d'entre elles s'en réjouissent parce que cette situation est vécue comme encore du contrôle, encore des comptes à rendre. Les mères adolescentes de moins de 18 ans sont fortement pénalisées par la Loi sur la sécurité du revenu parce qu'elles n'ont pas droit aux prestations avant la naissance de leur enfant. Ensuite, depuis l'adoption de la Loi 37, celles qui partagent un logement voient leur chèque amputé, ce qui peut les contraindre à renoncer à la vie de couple, ou à la vivre dans la clandestinité. Ces jeunes sont

J'ai habité seule avec mon bébé au début, puis je suis allée vivre chez mes parents parce que j'arrivais pas sur le B.S. Même si je vis chez mes parents, j'ai des dépenses et je vis serrée.

Marie

Je vis sur le B.S.; c'est pas beaucoup.

Catherine

Ça m'écoeure d'être sur le B.S. On te contrôle sans arrêt. On se fait montrer du doigt, j'accepte pas. C'est gênant, je sens qu'on me regarde de travers.

Nathalie

Ça fait maintenant neuf ans qu'on est ensemble. On est mariés. Au début, on avait chacun nos tâches. Mais maintenant c'est moi qui fais tout. Il ne fait rien de sa propre initiative. Quelques fois, il m'aide pour faire la bouffe. Mon mari travaille fort. Il a deux ou trois emplois en même temps. Il a pas de patience avec les enfants.

Julie

donc plus ou moins condamnées à l'isolement et à recourir aux méthodes de "débrouille"; à vivre dans un système parallèle socialement dénoncé et fortement pénalisé.

Pas plus découragées pour autant

Même si elles sont soumises à des conditions de vie particulièrement éprouvantes pour des filles de leur âge, elles affirment être heureuses d'avoir un enfant. Leur vie, radicalement chambardée, a pris un sens. L'enfant est vite devenu le centre de leurs préoccupations, tant émotives, physiques que matérielles. Pareilles à d'autres mères, elles apprennent à vivre avec l'inquiétude. Elles sont, par exemple, très craintives lorsqu'il s'agit de faire garder leur enfant et préfèrent que ce soit par quelqu'une de la famille. De toute façon, elles disent avoir moins le goût de sortir qu'auparavant, que ce soit seules ou avec des ami-e-s. Cela dit, elles aimeraient bien que ce soit plus facile de sortir avec des enfants. Et lorsqu'elles s'offrent le plaisir d'une sortie, elles voudraient tellement qu'on cesse de les dévisager avec un regard désapprobateur.

Là où on reconnaît bien l'énergie de leur jeunesse, c'est sans aucun doute à leur réaction devant la situation précaire qui est la leur. Une situation qu'elles considèrent temporaire et inacceptable. Une situation qu'elles veulent changer. Elles ont maintenant un avenir à bâtir, pour elles et pour leur enfant. Pas question de rêves fous chez ces filles, pas de solutions magiques: le retour à l'école. *Est-ce encore une illusion?*

***Je me suis souvent défendue
que non, je ne gâcherais pas ma vie.
Je vais continuer ma vie quand même,
aller à l'école.***

Catherine

***Pour la loi, je sais
que je vis croche avec ma job
en-dessous de la table, mais j'ai pas le
choix. Une chance sinon les fins de mois
seraient bien dures. Yaurait pas grand
chose dans le frigidaire... C'est une
grosse organisation avec les enfants,
mais je me débrouille comme
je peux.***

Nathalie

***Ma mère est trop loin.
J'aimerais qu'elle soit proche. Je pourrais
me reposer.***

Julie

***Mais j'ai vu ma vie
de jeunesse baisser par en bas.
Pis il faut pas que ça baisse.***

Catherine

***J'ai bien de la parenté,
je peux le faire garder. Je l'ai fait
garder une fois en trois mois.***

Nicole

***Des fois, t'aimerais
que ce soit une poupée pour pouvoir
lui enlever les batteries et qu'il arrête.
Mais c'est le fun quand même parce que
tu l'aimes. Mais c'est pas la vie rose... Il
m'empêche pas de sortir, je l'emmène
avec moi. J'ai hâte qu'il soit plus
grand pour faire des
affaires avec.***

Catherine

AVENIR

À l'école, les filles qui tombent enceintes on les revoit jamais. Quand tu lâches l'école, tu tombes dans un autre groupe social.

Françoise

Les deux pieds sur terre

Les jeunes qui n'avaient pas déjà décroché ont été forcées d'abandonner l'école une fois enceintes. De toute façon, aucune des jeunes que nous avons rencontrées ne trouvaient l'école bien satisfaisante, et cela, même si elles nourrissaient toutes un projet de carrière. On peut comprendre aujourd'hui que, pour des filles d'une telle force de caractère, l'école secondaire pouvait présenter peu de motivation, peu de défi. Elles avaient l'impression d'y perdre leur temps, d'y être encadrées comme des enfants.

N'est-il pas regrettable que les jeunes, une fois emballées par leur projet de grossesse, ne puissent continuer à fréquenter l'école régulière, entourées d'autres jeunes vivant d'autres expériences? N'est-il pas dommage et dommageable que ces jeunes ne puissent avoir une vie normale? On dit souvent que la grossesse n'est pas une maladie, dans le cas de ces jeunes, toutefois, elle est considérée comme une maladie sociale grave.

Il n'existe aucune structure permettant de poursuivre, et l'école et la grossesse. Aucune structure non plus pour faciliter le retour à l'école après la naissance de l'enfant. Il arrive que certaines persévèrent tant et aussi longtemps que la grossesse n'est pas apparente. Devoir quitter l'école est la première marque d'exclusion que la société leur témoigne, le premier pas vers la marginalisation qu'elle leur impose.

J'étais contente un peu. J'avais pas vraiment décidé mais je voulais avoir mes enfants jeune, même si j'avais pas décidé l'âge. Déçue aussi parce que j'avais été acceptée au cégep, ça faisait deux ans que j'essayais d'entrer.

Julie

Avant je faisais rien de bon à l'école, mais maintenant j'ai hâte d'y aller pour parler à quelqu'un, avoir des amies. J'aime mieux pas dire que j'ai un bébé, parce que tout le monde te parle mais seulement du bébé. Moi, j'aimerais parler d'autre chose.

Françoise

Je voulais faire physiothérapeute... pis après je voulais être avocate... Mais je veux vraiment faire la physiothérapie. En septembre, je retourne à l'école pour finir mon secondaire, pis après le cégep et l'université.

Catherine

Si celles que nous avons rencontrées désirent toutes aujourd'hui retourner à l'école, c'est d'abord par souci d'assurer un meilleur avenir à leur enfant. C'est aussi pour prouver qu'il est faux de croire que cet enfant leur aura fait "gâcher" leur vie. Bien sûr, ceux et celles qui sont chargé-e-s "d'encadrer" ces jeunes les poussent en ce sens. Toutefois, nous devons bien reconnaître que, vu l'absence de structure dont nous parlions plus tôt, il devient aussi difficile pour ces jeunes de concilier école et maternité, que de concilier maternité et carrière pour une femme plus âgée.

Qu'à cela ne tienne, certaines de ces jeunes sont déjà sur les bancs d'école.

Mais je veux retourner à l'école parce que je veux avoir une bonne job. Moi, je suis mordue pour les maths et je suis bonne. Avant de tomber enceinte, je voulais devenir comptable; c'est pour ça que je veux retourner à l'école.

Françoise

Je vais retourner pour finir mon secondaire V, pis après j'irai à l'école le soir, c'est plus facile pour faire garder l'enfant. Mon avenir est pas foutu, l'enfant ne m'empêchera pas de faire ce que je veux faire.

Marie

J'aimais pas l'école. J'ai quitté à quatorze ans. C'est trop long. J'aimais pas les ordres, ça me tombe sur les nerfs. J'aimais seulement les maths, j'avais l'impression que tout le reste me servait à rien. Je voulais être comptable. Je travaillais déjà en allant à l'école. J'aimais mieux avoir ma paye que d'aller à l'école. Je regrette d'avoir quitté l'école. Je vais peut-être aller aux cours du soir, mais pas tout de suite.

Nicole

J'aimais pas l'école, je voulais pas apprendre. J'ai quitté l'école à quatorze ans, j'y suis retournée à quinze ans. C'est ma travailleuse sociale qui m'a obligée, pis je suis tombée enceinte. J'aurais aimé que l'école marche à mon rythme comme à l'école des adultes. Je me sentais pas respectée.

Marie

J'ai pas fini mon secondaire V. Sans instruction, sans anglais, où veux-tu aller aujourd'hui? Tu peux aller nulle part... Il faut que je retourne à l'école. Mais retourner à l'école sur le B.S., je vais arriver en-dessous. Ça m'intéresse pas. Maintenant j'aimerais aller à l'école après que mes enfants y'aillent.

Nathalie

CONCLUSION

Une question de principe

Les jeunes vivent aujourd'hui leur sexualité de plus en plus jeunes. Enfin, il serait plus juste de dire que le passage à l'acte sexuel a été déplacé dans le cheminement de la relation amoureuse. Le coït n'est pas l'amour. La rencontre sexuelle n'est pas le couronnement de la relation amoureuse. La désacralisation de la sexualité, revendiquée par la génération des années 60, a créé un bouleversement social majeur au niveau des attitudes et des valeurs. Qu'on le veuille ou non, les jeunes sont également touché-e-s par ces transformations sociales.

Refuser d'envisager l'éventualité des grossesses à l'adolescence, c'est refuser de voir la réalité en face. C'est refuser de voir au-delà, ou de reconnaître les limites de la prévention. C'est aussi refuser de considérer la grossesse autrement que comme une conséquence, et nier qu'elle peut également être vécue comme une dimension de la sexualité et s'inscrire dans un projet de vie - même pour des jeunes.

Le libre choix si intimement lié à la notion de liberté, sexuelle ou autre, ne devrait-il pas, dans le cas de la liberté sexuelle, supposer autant le droit à l'avortement que le droit à la maternité? Et ce principe ne devrait-il pas s'appliquer également aux jeunes?

Si les jeunes de l'époque du *peace & love* ont revendiqué le droit à une libre sexualité, il nous semble que les adolescentes d'aujourd'hui s'approprient peut-être à faire un pas de plus en revendiquant le droit à la maternité. Leur refuser a priori ce droit, en niant leur capacité à être parent et en limitant leur liberté de choix, n'est-ce pas ne proposer aux jeunes qu'une sexualité de consommation, restriction qu'on masque sous le vocable d'une sexualité responsable?

Pour refuser le droit à la sexualité aux jeunes, même à ceux et celles qui nous paraissent encore que des enfants, il faudrait d'abord et avant tout interdire toute sollicitation à la consommation sexuelle. Il faudrait donc interdire la publicité, les télé-romans, les vidéoclips, les jeux vidéo, les films en général, les magazines, etc., etc., etc. Il faudrait "interdire" les adultes.

Une question d'interprétation

La grossesse à l'adolescence est-elle oui ou non un événement heureux, ou est-ce une catastrophe sociale? Pouvons-nous transcender la question au-delà de la dimension des coûts sociaux? À titre de société, à titre d'intervenant-e-s ou même de parents, nous devons répondre à cette question. Que nous le voulions ou non, notre réponse donnera le ton à toutes nos interventions subséquentes. Et les jeunes savent si bien nous démasquer.

Au cours de nos entrevues et de nos rencontres, nous avons accepté d'entendre et de respecter le point de vue des filles. Nous avons donc accepté d'être confrontées au fait qu'à titre d'intervenantes, nous n'avons pas la panacée de l'autonomie, de la débrouillardise ou de la bonne chose à faire ou à penser. Nous sommes, nous aussi, à la

recherche d'un idéal de vie plus ou moins réalisable, plus ou moins réalisé. Nous sommes, nous aussi, aux prises avec des contradictions dans nos relations familiales, amoureuses, amicales, etc. Il nous a donc paru légitime de faire un pas de plus, soit celui de faire confiance à ces filles et d'accepter de reconnaître la crédibilité de leurs propos.

Cependant elles ne sont pas au bout de leurs peines

La grossesse à l'adolescence est peut-être de plus en plus fréquente, mais l'environnement dans lequel les jeunes évoluent est loin de s'adapter à cette nouvelle réalité. Si, dans certaines sociétés dites totalitaires, on dissuade les jeunes du mariage et de la procréation avant un certain âge, et on rend l'avortement obligatoire après un premier enfant (pénalités à l'appui), la société dite démocratique est-elle beaucoup plus ouverte? Pour qu'une femme échappe à la classification de "Grossesse à risque élevé psycho-social", elle doit procréer dans un cadre strict, c'est-à-dire dans les liens d'une union stable, hétérosexuelle, entre tel et tel âge et à partir d'un certain revenu!

Ces dernières années, la situation économique n'a cessé de se détériorer au fil des réformes. Rappelons seulement la Loi 37 de l'aide sociale, la Loi C-21 de l'assurance-chômage, la hausse des loyers dans les HLM, la TPS, la TVQ à venir, la coupure dans les budgets sociaux, le salaire minimum dont l'indexation ne suit pas l'augmentation du coût de la vie, etc..

Les plus touché-e-s par cette dégradation sont les jeunes de moins de 25 ans et en particulier les mères monoparentales. Pour ces jeunes femmes, le travail salarié est rarement une issue à la pauvreté à cause de la précarité des emplois qu'elles décrochent. Tout comme d'autres femmes plus âgées, elles sont largement désavantagées puisque, nulle part, le travail ménager et les tâches de maternage ne sont pris en compte. De tout temps, on a compté sur les femmes pour les accomplir au nom du sacro-saint amour, leur imputant à honte sinon à péché, la responsabilité de la bonne marche de la famille.

Le vent de libéralisation qui secoue la société depuis la fin des années 50, malgré ses acquis, a-t-il vraiment remis en question le rôle traditionnel de la femme? L'image des femmes, par exemple dans les médias, a-t-elle été modifiée, s'est-elle améliorée? La publicité est sans doute plus subtile mais les femmes y sont encore utilisées en majeure partie comme objets sexuels ou ménagers. Dans les clips destinés aux jeunes, il est fait une consommation outrancière de rapports sexuels sans risque ni conséquence. La pensée magique des jeunes et l'idéalisation des soi-disant rapports nouveaux, merveilleux, entre les femmes et les hommes sont ainsi renforcées. Là, il s'agit bien d'une illusion.

Citoyennes à part entière

Nous n'hésitons pas à exiger que ces jeunes femmes se conduisent en adultes, mais nous refusons de leur accorder ce statut. Nous leur refusons ce statut à chaque fois que nous doutons de leurs compétences à s'occuper de leur enfant, uniquement en raison de leur âge. Nous leur refusons ce statut quand nous ne daignons pas tenir compte de leurs motivations et de leur point de vue dans l'aménagement des conditions et des ressources nécessaires pour leur permettre de mener à bien leurs projets et de réussir leur vie

Comment faire une place à ces jeunes si différentes de l'image désinvolte, habituellement accolée à la jeunesse, et qui ne répond en rien à nos critères? À notre avis, le premier lieu d'importance demeure l'école. La Loi de l'instruction publique ne devrait-elle pas garantir l'exercice de ce droit à toutes - enceintes ou pas? La société est-elle prête à revendiquer une école respectueuse des jeunes mères? Le système scolaire est-il prêt à s'adapter afin de pouvoir répondre à leur maturité, à leur rythme et à leurs besoins? La société est-elle prête à afficher son soi-disant respect de la maternité et son culte de l'enfant, en exigeant l'adoption de politiques familiales assurant à toutes, peu importe leur âge, la possibilité de vivre ce choix? Ce sont là des questions auxquelles nous devons répondre collectivement.

Entre temps, nous ne pouvons que saluer les projets innovateurs qui tentent de permettre à ces jeunes femmes de se réaliser pleinement. Le projet Jeunes Mères du B.C.J. Sud-ouest figure parmi ceux-là. Un lieu où les jeunes peuvent s'y retrouver entre elles et rebâtir leur confiance, découvrir leur potentiel - à l'abri des jugements. Des rencontres de groupes où elles peuvent échanger, se faire des amies, renouer des liens sociaux. Un lieu pour exprimer leurs besoins et sortir de leur enfermement. Un lieu où elles se sentent autorisées à dire combien elles en ont marre des préjugés. Avec le temps, un lieu pour reprendre confiance en la société.

QUELQUES RESSOURCES

BCJ Sud-ouest - Projet Jeunes Mères
(514) 634-9391

Ecole Rosalie Jetté
5100 rue Bossuet
Montréal, Qc, H1M 2M4
(514) 596-4240

Clinique communautaire de Pointe St-Charles - Groupe jeunes mères
500 rue Ash
Montréal, Qc, H3K 2R4
(514) 937-9251

Y Centre-ville - Groupe jeunes mères
1355 boulevard René-Lévesque ouest
Montréal, Qc, H3G 1T3
(514) 866-9941

Rond Point 16-18 - volet perspectives jeunes mères
9855 boul. St-Michel, local 3
Montréal-Nord, Qc, H1H 5G8
(514) 327-5555

Le Projet Jeunes Mères du B.C.J. Sud-ouest



C'est un endroit où tu peux:

***échanger
organiser des activités
parler de tes projets
te renseigner sur tes droits.***

**GARDERIE
ET
TRANSPORT
DISPONIBLES
GRATUITEMENT**

Pour plus d'informations : 634-9391

Qui sont-elles ?

Que veulent-elles ?

Quels sont leurs rêves ?

Ont-elles un réseau d'entraide organisé ?

Où sont-elles ?

Dans leur famille ? Chez leur chum ? Seules
dans leur logement soumises aux visites des
travailleuses sociales, des psy, des
infirmières ?

Face à face avec leur déprime tout en étant
pleines de projets d'avenir ?

Nous, comment les percevons-nous ces
jeunes filles qui prennent la vie à bras le
corps en donnant naissance à un enfant ?



